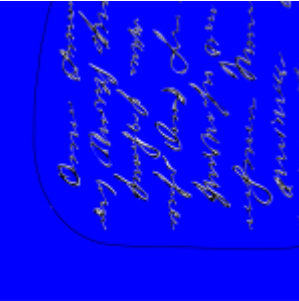


# S'aimer, ou pas

Deborah Gutermann-Jacquet



Dans un roman écrit en 1989, Nathalie Sarraute interrogeait la propension que certains ont à s'aimer eux-mêmes, tandis que d'autres en éprouvent l'impossibilité. Déclinant ces deux écueils de l'existence dans un dialogue anonyme et polyphonique, c'est un aspect du thème de nos journées – *Je suis ce que je dis* – auquel elle donne un relief, une interprétation particulière. Une partition semble ainsi schématiquement pouvoir se dégager de ce livre au titre évocateur, *Tu ne t'aimes pas* : ceux qui s'aiment *sont ce qu'ils disent*, et ceux qui ne s'aiment pas *ne sont pas ce qu'ils disent*. Mieux : ces derniers ne peuvent pas dire ce qu'ils sont, ni prononcer des phrases du type : « Et quand je m'observe, je vois toujours en moi... vous voyez, c'est assez complexe, il y a deux hommes en moi, je suis tantôt l'un, tantôt l'autre, pas les deux à la fois... je tiens ça de mon grand-père, il disait toujours : "il y a en moi un moine et un banquier" »... Pour ceux qui ne s'aiment pas, cette dualité molle érigée en complexité est, en outre, « bien peu[1] ».

Si le monde et les communautés qui le forment étaient répartis de la sorte, avec ces deux types d'individus, nous aurions, à suivre Nathalie Sarraute, d'un côté des « statues », et de l'autre des « bonhommes de neige ». Car celui qui s'aime se fait « statue de lui-même qu'il a toujours portée en lui... –

Comme ceux qui gardent dans leur corps une balle, un éclat d'obus... – Oui quelque chose d'aussi dur, de solide... mais ce n'est pas comme un morceau de métal qui serait resté fiché quelque part en lui. Cette statue de lui-même l'occupe tout entier, il n'y a de place en lui que pour elle[2] ».

Le corps étranger que l'on a en soi, celui qui blesse ou perfore, n'est pas considéré comme tel par celui qui s'aime : il fait armure de cette marque de dysharmonie. De cette défense dépend l'« amour inaltérable » que l'on peut se porter à soi-même. Celui qui excelle le plus dans ce domaine a charge de supporter les autres, d'inspirer ceux qui sont de la même étoffe que lui. Il s'apparente à ce « câble » qui les « maintient droits appuyés les uns sur les autres[3] ». Avec eux, il forme un *tout* auquel objectent ceux qui ne sauraient dire ce qu'ils sont, comparables en cela à ce bonhomme de neige[4] qui fond à vue d'œil, et les rend incapables de « montrer un beau "je" présentable, bien solide[5] ».

Nathalie Sarraute expose ces mécontents, trop perméables aux vérités qui les pénètrent et dissolvent leur être : car « une fois entrée en nous, [cette vérité] se perd parmi d'autres vérités... elles sont en si grand nombre et si diverses[6] ». Le décalage est ainsi systématique pour ceux qui ne parviennent pas à s'aime, entre ce qu'ils pourraient énoncer d'eux-mêmes et l'énigme de ce qu'ils sont. Si bien que *dire sur soi*, revient à *être ce qu'on dit* : à solidifier son être et le rendre ainsi imperméable à l'effraction de ces vérités qui, plus qu'elles ne seraient constituantes de l'identité, sont plutôt, chez l'écrivaine, semblables à des balles qui criblent le corps, de l'intérieur. Ode à ceux qui ne s'aiment pas, ce livre de Nathalie Sarraute est aussi et surtout une dénonciation de la pente à s'aime en se disant, et à se mal-aimer en se mal-disant. À l'issue de son livre, le Bonheur de

ceux qui s'aiment s'effrite en effet, et l'interpellation tutélaire – *Tu ne t'aimes pas* – pourrait aussi bien s'adresser à ceux qui s'ignorent en s'aimant, tant et si bien qu'il serait difficile de déterminer, *in fine*, qui ils aiment, sinon le *ghost* évanoui et sans cesse ressuscité de leur être gonflé de rien.

---

[1] Sarraute N., *Tu ne t'aimes pas*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, p. 1155.

[2] *Ibid.*, p. 1165-1166.

[3] *Ibid.*, p. 1285.

[4] *Ibid.*, p. 1170.

[5] *Ibid.*, p. 1168.

[6] *Ibid.*, p. 1171.

ESF.